

HANS T. SIEPE :

À LA RECHERCHE D'UN NOUVEAU LANGAGE : RÉFLEXIONS ET PRATIQUES SURREALISTES

(Paris, 25 mars 2017)

La communication a repris et résumé les arguments exposés dans les chapitres

2.2. RÉFLEXIONS SUR LE LANGAGE ET RENOUVELLEMENT DU LANGAGE

2.3. JEUX DE MOTS DANS LE SURREALISME

2.4. LA CROYANCE DANS LES MOTS : LES PROVERBES COMME JUSTIFICATION DES MOTS

de mon livre *Der Leser des Surrealismus. Untersuchungen zur Kommunikationsästhetik / Le Lecteur du Surréalisme. Problèmes d'une esthétique de la communication* que l'on peut lire facilement en ligne grâce à l'initiative d'Henri Béhar pour une traduction française :

http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/wp-content/uploads/2014/10/6.-Siepe_BAT.pdf



**Réponse à l'intervention de Hans Siepe
Halle St Pierre, 25. III. 2017
Pour Mélusine
Anne Szulmajster-Celnikier
(Linguiste, Collège de France ; EPHE-INHA)**

1^e Remarque : À propos des vers d'Apollinaire cités en exergue de l'exposé

*Ô bouches l'homme est à la recherche d'un nouveau langage
Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura rien à dire
Et ces vieilles langues sont tellement près de mourir
Que c'est vraiment par habitude et manque d'audace*

Qu'on les fait encore servir à la poésie

Pour certains esprits enclins au paradoxe, ou pour un poète révolutionnaire ouvrant des voies nouvelles, tel Apollinaire, il peut être tentant de ne voir des langues anciennes que leurs facettes de vieilles lunes. Plus que les langues mortes comme le sanskrit, l'hébreu ou le latin, plus que les langues en péril ou en déshérence, telles que le yakoute, ou le kawaskar, c'est en réalité l'usage quotidien des langues et leur versant figé, routinier, standardisé, usé en somme, qui est visé sans doute ici, par métaphore. Et l'on ne peut que rejoindre le poète.

Néanmoins, afin de rendre justice à la capacité créative et stimulante des langues anciennes, il peut sembler opportun de rappeler quelques faits saillants, peu connus ou oubliés.

Car parmi les langues aussi bien anciennes qu'actuelles, il existe une sphère cryptique, que l'on subdivisera en trois types, susceptibles d'éveiller l'intérêt du poète :

- 1) les langues ésotériques, religieuses, transcendantes
- 2) les langues crypto-ludiques, de cohésion
- 3) les langues de défense et de protection

Citons ici 3 illustrations assez saisissantes de la première catégorie (1) tirées des langues anciennes.

A) L'écriture énigmatique de l'Égypte pharaonique

Cette tradition était attestée en marge d'une écriture officielle dès la fin de la XVI^e dynastie sur des stèles ou statues de tombeaux et de temples ou encore sur des carapaces de scarabées¹. Cette cryptographie, royale ou privée, **usant de façon particulière et détournée l'écriture hiéroglyphique officielle** pour des formules funéraires ou encore des maximes, semble avoir eu alternativement deux fonctions: soit l'intention du cryptographe était d'empêcher la compréhension d'un texte qui devait rester secret (réservé à la connaissance de certains bénéficiaires privilégiés et des desservants les plus qualifiés du culte), ce dernier adjurant ceux qui savaient le transcrire en clair de ne pas le lire à haute voix, de peur qu'il puisse être entendu ; soit, et c'est là que réside l'originalité égyptienne (qui trouvera son écho dans la seconde illustration plus bas), le but du cryptographe était au contraire **d'inciter les visiteurs à lire son texte en le présentant sous forme d'énigme** (l'Égypte en a traditionnellement le goût) **afin d'exciter sa curiosité par un effet de surprise**. Il s'agissait d'un jeu d'écriture, nullement gratuit, car l'arbitraire du signe était étranger à leur conception. En fait, la répétition et la monotonie des formules funéraires avait fini par rendre le public indifférent, et ce **procédé de remotivation du signe** était censé le sortir de l'apathie. L'écriture en question se présente soit comme entièrement secrète, soit sous forme de mélange de cryptographie et d'écriture en clair.

Les procédés utilisés sont: **la suppression** de segments de signifiants (par acrophonie), **l'adjonction** de signifiants, **la permutation**, ou encore **le renversement** de signifiants, **la**

¹ Pour les informations de cette section, voir Étienne Drioton, Essai sur la pictographie privée de la fin de la XVIII^e dynastie, *Revue d'Égyptologie*, I, 1-2, Paris, Société française d'Égyptologie, 1933, 50 p ; L'écriture énigmatique du Jour et de la Nuit, in A. Piankoff, *Le Livre du Jour et de la Nuit*, Le Caire, Institut français d'Archéologie Orientale, 1942, 2^e partie, p. 99-121 ; Un cryptogramme relatif aux souffles de vie, *Ägyptologische Studien*, Berlin, Akademie-Verlag, 1955, p. 44-50 ; Une figuration cryptographique sur une stèle du Moyen-Empire, *Revue d'Égyptologie*, I / 3-4, p. 203-229.

substitution partielle ou totale de signifiants ou de signifiés. Au sein de cette dernière, on recense l'usage d'archaïsmes ou de valeurs secondaires, le large recours aux variantes, l'invention de combinaisons nouvelles, plus rarement l'introduction de chiffres auxquels est attribuée la valeur phonétique du nom de l'objet qu'ils représentent ou symbolisent, et l'omniprésence du rébus (l'attribution à un signe de la valeur phonétique du nom de l'objet qu'il représente ou symbolise) déjà exploité dans la langue officielle.



Ex. de permutation (note 8a, p. 41. N.B. : à droite: écriture claire; à gauche: écriture cryptique).

La tentation des cryptographes est celle de l'énigme parfaite : un groupement de signes offre en clair un sens facile et acceptable, mais fallacieux, car **seule la lecture cryptographique est vraie**.

Ainsi, une phrase protocolaire et banale telle que : « aimé (*mr(y)*) de ses concitoyens (*n-t-(yw)~fi*, loué (*hs(y)*) des gens de son nome » (ce dernier fragment en clair) se cache, par le biais du rébus, sous une phrase décrivant une scène d'amour: « un homme caressant le menton d'une femme » (*mr(w)*), « la possession de cette femme » (*ny*), « un harpiste assis auprès du lit » (*hs(w)*) (note 8d, p. 205, découvert sur la tombe 17 de Béni-Hassan).

Cette **manipulation raffinée du son et de l'image**, tout en demeurant ancrée dans une pensée religieuse et une conception du monde, revêt ainsi une fonction spéciale, et use de procédés familiers des poètes.

B) Les écrits kabbalistiques

Les écrits kabbalistiques², pour leur part, véhiculent, sur une période de plus de 1 500 ans, tout un pan mystique, ésotérique et théosophique du judaïsme. Kabbale, qui signifie littéralement « tradition » est en fait l'un des multiples termes désignant ce mouvement, son enseignement et ses adhérents. Le Talmud parle des « secrets de la Torah », de « grand mystère » et des « maîtres du mystère » (déjà l'Ecclésiaste mentionnait la « sagesse secrète » et les Manuscrits de la Mer Morte les « secrets merveilleux »). Ces textes mettent en place toute une **symbolique de la langue, de l'écriture, et de la numérologie** sur base alphabétique, fondée sur le rôle capital des lettres et des chiffres dans la Création (la doctrine des Séphiroth nous apprend que les 10 nombres primordiaux et les 22 lettres de l'alphabet hébraïque sont les éléments spirituels de la Création). Ils se fondent sur une lecture **mystique** du Pentateuque (c'est le terme « mystère » qui est employé), trois autres **niveaux de lecture** étant requis, constitués du **littéral**, de l'**allégorique** et de l'**herméneutique**. En parallèle avec la tradition égyptienne, le texte se trouve sacralisé dans son contenu comme dans son support. Dans ces systèmes de pensée, **explorer l'écriture**,

² La documentation relative à cette section est à rechercher à Kabbalah, in *Encyclopaedia Judaica*, Jerusalem, Keter Publishing House, vol. 10, p. 489-654 ; Golem, *Ibidem*, vol. 7, p. 754-756 ; G. Sholem, *Les grands courants de la mystique juive*, Paris, Payot, 1950, *La Kabbale et sa symbolique*, Paris, Payot, 1966.

c'est explorer la réalité et agir sur elle : le code reflète la nature spirituelle de l'univers, l'arbitraire du signe, principe fondamental des langues, est inconcevable. Par ailleurs, l'on retrouve cette même double fonction de la cryptographie, car deux tendances s'opposent : celle de pratiques ésotériques, réservées à des initiés cantonnés dans des cercles étroits et fermés, et celle, au contraire, d'un désir d'ouverture. Dans le second cas, cette écriture et sa lecture avait pour but d'attaquer une conception trop littérale du Judaïsme, une négligence d'application des Commandements, au moyen d'une focalisation sur la valeur suprême et le **sens secret de chaque mot** de la Torah, et par une incitation à la méditation, à **l'expérience extatique** qui, à certaines époques, étaient en déclin. En somme, comme dans le cas égyptien, une sorte de **remotivation du signe** est en œuvre. Le caractère quasi-hypnotique des figures kabbalistiques accompagnées d'écrits n'est d'ailleurs pas sans rappeler la cryptographie « thématique » des Égyptiens (où l'on s'est ingénié à juxtaposer, par le truchement du rébus, des signes évoquant, sans précisément l'écrire, un **thème subliminal** particulier frappant l'inconscient). Au sein des multiples systèmes et approches de la Kabbale, ont éclos des langues secrètes complètes ou fragmentaires, en cryptographie pure ou bien mélangées avec l'écriture en clair, avec intrusion ou non de la numérologie.

Elles usent de 3 procédés essentiels. 1) **La suppression**, ex. les idées de Luria, kabbaliste du XVI^e siècle, imprimées au départ sous forme abrégée; les idées des Hasidim, piétistes juifs du XV^e siècle, fondées sur les Noms sacrés et secrets de Dieu et de ses anges, apparaissant sous forme acronymique ; le recours au style allusif, elliptique et énigmatique, forme de suppression mais au niveau de la phrase, comme dans le Livre de la Création, traité cosmologique élaboré entre le II^e et le V^e siècle, ou dans certains écrits contemporains du Livre du Zohar, X^e siècle). 2) **La permutation**³ (de lettres, de noms et de chiffres), ex. adjonctions et permutations de voyelles appliquées au nom de Dieu, le Tétragramme consonantique imprononçable, qui est une forme particulière de tabou (s'écartant un peu du sens polynésien et premier du terme). 3) **La substitution** : celle-ci s'opère là encore surtout sur le Nom divin qui compte jusqu'à 72 attributs à l'origine, puis substitués⁴ et sur celui des anges, procédé qui permettait de donner un sens à beaucoup de ces noms qui en étaient d'abord dépourvus ; notons que dans les Manuscrits de la Mer Morte, le Tétragramme apparaît en graphie archaïque); par le biais du changement de langue : ex. certains textes écrits en pseudo-araméen obscur et archaïque, parce que sorti de l'usage courant, à la manière du Zohar ; plus près de nous, on peut citer le cas (encore en vigueur aujourd'hui) des chansons para-liturgiques issues du patrimoine yidiche, d'inspiration kabbalistique, trilingues et. en alternance de codes hébreu-yidiche-russe ; ces dernières sont susceptibles de se présenter, comme dans l'un des exemples égyptiens, sous forme d'énigme-rébus, permettant de transformer, le cas échéant, au moyen de la **désarticulation de l'énoncé et de sa réanalyse**, une banale et libertine phrase russe en phrase hébraïque pieuse, par l'intermédiaire du yidiche faisant, en l'occurrence, office de commentaire :

Ex. russe *katarina maladitsa pajdi syuda* « Catherine, ma belle, viens un peu par ici » est réanalysé en hébreu *katarina male ditsa poydiso shaday* « une secte de chants (les

³ Ce type de permutation a conduit à des conduites magiques telles que la création du Golem, être artificiel devenu légendaire, né de l'usage de Noms sacrés de certaines combinaisons de lettres ; le Golem attribué au Maharal de Prague fut le plus célèbre ; ces pratiques magiques, en marge du judaïsme officiel et à la limite de l'hérésie – puisque seul Dieu a le pouvoir de créer – apparurent dans des périodes troublées, de pogromes notamment.

⁴ Parmi eux, notons *eyn sof* « il n'y a pas de fin », « infini », devenu historiquement un nom, précédé d'un article ; précisons au passage que *eyn* « antonyme de *yesh* « ce qui existe », ne signifie pas pour autant « néant », « rien », « vide » : car identifier Dieu à ce qui existe aurait une connotation panthéiste. De sorte que *eyn*, dans la Kabbale, prend un sens neuf.

Hasidim) pleins d'allégresse tu as libéré, Seigneur! » au moyen du yidiche *vos meynt men* « que signifie cela? ».

Dans le cas de la Kabbale comme dans le cas précédent, il y a **manipulation du son et de l'image**, remplissant une fonction précise, mais néanmoins inscrite dans un système de pensée global et partagé.

C) Le verlan indo-iranien

La troisième illustration, intermédiaire entre cette catégorie de crypto-langues et la suivante, est celle, posée à titre d'hypothèse, d'une ancienne langue secrète : le verlan indo-iranien ⁵. Il semble qu'elle ait été le propre de groupes de chasseurs, comme on en rencontre par exemple chez les Sibériens ou les Tcherkesses. Les traces qui nous en sont parvenues se manifestent à travers les noms d'animaux féroces (le sanglier, le lion, le tigre et le loup), le nom d'une arme mythique, et enfin celui d'une transe de type chamanique.

Les procédés utilisés sont ceux de **la permutation** (syllabique) et de **la substitution** (de signifié, ex. « le loup » devenant « le jeune homme », avec emprunts occasionnels à d'autres langues).

Donnons en annexe, juste à titre indicatif, quelques caractéristiques des langues secrètes de type 2) et 3)

Bien que le propos soit ici focalisé sur les langues anciennes, au sein de la première catégorie (1), jetons tout de même un bref regard sur la créativité des deux autres catégories de langues cryptiques (2) et (3), qu'elles appartiennent au passé ou au présent. Car les mêmes procédés de **permutation, adjonction, suppression et substitution** s'y déploient, dans toute leur variété et subtilité.

La sphère des langues crypto-ludiques (2), très pléthorique, inclut par exemple le javanais de Java, naguère adopté et adapté en Occident, capturé au passage par Raymond Queneau dans ses *Exercices de style* et par le mouvement Oulipo, sans oublier Louis Aragon dans *Blanche ou l'Oubli*, par le biais de son héros linguiste Geoffroy Gaiffier observant *le jacter cérémonial ou krama* de Java (p. 44). Mais furent attestées aussi (ou le sont encore) le Guchiyama - permutation du patronyme Yamaguchi - une langue de musiciens japonais ; le Cockney anglais, célèbre sous-catégorie des Rhyming Slangs ; le Zéral, langues des Polytechniciens, le Loucherbem des bouchers de la Villette ; le parler des bardes en berbère marocain, parmi d'autres ; et, plus près de nous, la langue des jeunes Français, Allemands, ou Italiens porteuse de verlangs particuliers, pour ne mentionner que ces cas...

La sphère plus fermée des crypto-langues de protection et de défense nécessite, quant à elle, des conventions plus élaborées, véritables clés, voire doubles clés, pour résister au décryptage sauvage. Citons la langue des Zeks décrite par Soljénitsine – à savoir celle des z/k déportés des Goulags - et sa sous-catégorie à l'usage des truands nommée « langue cannibalesque » ; citons encore les multiples langues des Lagers (camps) nazis, ou celles des ghettos, telles que celle émanant de l'historien Juif polonais Emmanuel Ringelblum,

⁵ Voir Alain Christol, Un verlan indo-iranien ?, in *Lalies, Actes des sessions de linguistique et de littérature* (Aussois, 29 août-3 septembre 1983), Paris, Pens, 19, p. 57-64.

pratiquant l'alternance des codes (code switching et code mixing trilingue) dans *Ecrits du ghetto* ; et mentionnons enfin, parmi bien d'autres, tous les parlers carcéraux, de galériens ou autres mafias étendus sur la planète.

Ces quelques illustrations mettent en évidence l'ingéniosité de sujets parlants ou de groupes humains, en diachronie comme en synchronie, qui se situent hors du champ proprement poétique : l'on y découvre que le tissu sonore et visuel est utilisé de manière marquée, détournée, insolite afin de mystifier, hypnotiser le non-initié, par une focalisation sur le matériau même. La lutte contre l'arbitraire du signe, la remotivation du signe, la toute puissance du signifiant se manifestent au même titre que dans l'activité poétique, avec des stratégies comparables. « L'expérience magique avec les mots », « le détournement du mot », « le découpage de la stéréotypie », évoqués brillamment par Hans Siepe au cours de son exposé, se déploient ici aussi. Ainsi, les vieilles lunes, semble-t-il, ne sont pas encore éclipsées...

2^e Remarque : La syntaxe, un niveau de langue un peu oublié

La passionnante conférence de Hans Siepe a mis le focus sur le lexique et la sémantique, sur « le détournement du mot », « le renoncement provisoire au sens », sur « le torpillage de l'idée plus qu'une nouvelle syntaxe », etc. Dans cette « révolte contre les conventions », il faut reconnaître en effet que la syntaxe, ossature de la phrase, est moins souvent affectée, bousculée, au travers des écrits surréalistes. Et pour cause : lorsque le noyau dur de la langue est attaqué, le risque d'hermétisme s'accroît.

Une des exceptions notables à ce constat est à rechercher dans l'œuvre d'Aragon, où la phrase elle-même se construit et se déconstruit au sein d'un véritable laboratoire d'expérimentation et de trouvailles. Si l'on considère notamment *Blanche ou l'Oubli*, romain plusieurs fois mentionné au cours de l'exposé, on y découvrira une transgression généralisée des normes en usage à tous les niveaux de la langue, syntaxe incluse. Ce n'est pas un hasard si le héros du roman, Geoffroy Gaiffier, à l'image d'Aragon, est un linguiste polyglotte et traducteur. L'auteur du roman ne déclarait-il pas d'ailleurs lui-même, avec un brin de provocation : « Je piétine la syntaxe parce qu'elle doit être piétinée : c'est du raisin » (*Traité du style*, Paris, Gallimard, 1928, p. 28).

Citons quelques échantillons de ce raisin syntaxique piétiné :

Maintenant pareil aux étoiles, hier comme désormais, demain sans précédent. Je dis la même chose que ma tu et nous pierre dans le vide au moins d'il fleurit (p. 422, éd. Folio)

La première phrase nominale n'est pas asyntaxique. La seconde, en revanche, est totalement transgressive à partir de « pierre « jusqu'à « fleurit » : *pierre* n'est pas apposé à *ma tu et nous* ; *au moins* ne peut se construire avec *d'*, et *d'il fleurit* n'est pas en usage. Pour comprendre le sens de cette phrase, il faut avoir recours au contexte (avant et après), ce qui présente peu de difficulté au lecteur et permet l'innovation expressive.

Pas à lui ressembler, ne m'est nécessaire d'avoir, de ces mains-ci, étranglé mon bonheur (p. 580)

L'ordre des mots est perturbé, au-delà de la licence poétique, puisque *Pas à lui ressembler* ne se rattache pas au reste de la phrase, il s'agit d'un énoncé tronqué, qui se rattache à ce qui précède. De manière iconique, cet ordre est bousculé sous l'empire d'un choc émotif (entre la peur et l'angoisse) du personnage, imitant en quelque sorte la panique qui l'assaille, avec ses hoquets successifs, dans une scène d'étranglement. L'expressivité a eu largement raison de la syntaxe, tout en n'obstruant pas la compréhension de la phrase.

Le roman fourmille de phrases de ce type, suivant fréquemment une syntaxe de l'oral, constituée de fragments d'énoncés, d'interruptions et de reprises, sous forme de dialogues réels ou fictifs. Celui qui définissait le surréalisme comme un *briseur de chaînes* est le romancier dont les dialogues brisent la chaîne parlée :

Vous disiez, ce n'est pas un roman d'anticipation. Quoi ? Ah oui. Non, ce n'est pas. (p. 15)